

J'ai visité SmartCity

(it's not smart and it's not a city)

par notre envoyé spécial, Tom 2.0

Une grosse mèche blonde balaie ses lunettes carrées. Il me dit :

– T'as vu, j'ai déjà été retwitté 123 fois. En même pas une heure !

Seb ne quitte jamais son smartphone. Seb ne regarde jamais les gens. Seb n'a pas la trentaine. Seb tient sa suffisance de ses origines petites-bourgeoises et de son passage à Sciences Po. Seb est journaliste pour *Le Temps*. J'ai bien envie de lui secouer la mèche.

Notre tramway automatique flotte sur son coussin d'herbe. On l'appelle SmartWay. L'air climatisé y est délicieusement floral. Les bruits extérieurs ne nous parviennent pas. Les écrans proposent des expositions, des sites remarquables et le dernier « urban game » développé par le programme de *gamification* de SmartCity : une fontaine publique transformée en *Snake* géant contrôlé par smartphone. « SmartCity. Plug'n Play ». Le slogan s'affiche partout. Derrière les vitres, la ville s'étale en quartiers concentriques autour d'une agora. Elle se résume ainsi : au pied des buildings à toiture végétale, des pelouses bien vertes, des bancs scellés au sol, de petits cours d'eau canalisés reliant des mares de roseaux. Entre les buildings, à une trentaine de mètres au dessus du sol, des terrasses suspendues invitent les habitants à partager des « moments de convivialité ». L'équilibre entre végétal et minéral atteint la perfection. Chacun à sa place, une place pour chacun. Ici le coin des enfants, là une bande cyclable. Ici la pelouse tondu ras, là un carré d'herbes folles. Ici l'espace « Travail », là l'espace « Distraction ». Cette perfection millimétrée, inhumaine, donne l'impression de traverser un village Potemkine, mais réellement habité (par des habitants Potemkine ?) ; une imagerie de synthèse d'un cabinet d'architectes réalisée pour que s'y exprime une jovialité de synthèse. Chaque millimètre a été *designé*. Le moindre poteau électrique, la moindre touffe de gazon. En vélos, trottinettes ou voitures électriques, les jeunes gens affluent à l'heure des repas autour des *Food trucks* bio (le *standing* au dessus des baraques à frites). SmartCity peut être la ville la plus dense du monde (5 millions d'habitants pour 700 km²), il y règne un calme étouffant. Aucun bruit ne griffe les oreilles. Le Monsieur Modulor du Corbusier est écologiste, connecté, créatif et respectueux des règles du vivre-ensemble.

À la fin du XX^e siècle, avant de devenir SmartCity, le taux de chômage battait des records. Les industries lourdes « délocalisées », la ville se lézardait de friches, maisons murées et délabrées, commerces vides. Depuis vingt ans, SmartCity entretient son boom démographique au rythme de 20 % par décennie. Un *challenge* pour ingénieurs en vie quotidienne. Sa renaissance a débuté avec des polders gagnés sur la mer, à une vingtaine de kilomètres d'un centre-ville encombré, pour y installer un quartier d'affaires, des pôles d'excellence, un aéroport, des *living labs*, centres commerciaux, pépinières artistiques et « îlots » d'habitations. Cette densification urbaine eut été impossible sans une « couche d'intelligence » tant la ville était polluée, stressée, et son approvisionnement tendu en eau et électricité. La nouvelle municipalité est arrivée avec le slogan : « La fluidité ne vaut que si elle est partagée par tous ». C'est ce que nous verrons. La ville a pris le nom de « SmartCity » depuis qu'elle s'est dotée d'une infrastructure d'hypervision urbaine, de réseaux de capteurs, de compteurs d'eau et d'électricité intelligents, de caméras de surveillance capables de déceler les mouvements de foule et de lire sur les lèvres à 200 mètres, financés en partie par le Fonds Vert de l'ONU. « SmartCity », c'était moins dur à l'oreille que « Ville Intelligente » et plus doux que « Fourmilière-Machine ».

Je me suis faufilé dans une visite officielle, au milieu d'une escouade de journalistes. En pleine ascension, SmartCity doit faire la preuve des bénéfices économiques, sociaux, écologiques et démocratiques de son modèle pour attirer les investissements et les Smartiens. Quant à moi, après quelques années à déceler à Lille les « briques technologiques » de ce que serait une ville pleinement « intelligente », il me fallait visiter *le* modèle mondial, le plus abouti.

En France, plusieurs projets sont en cours, à Issy-les-Moulineaux, Lyon, Grenoble, Monaco, La Réunion, et bien sûr Paris depuis l'arrivée d'Anne Hidalgo. *Idem* à travers le monde, à Rio de Janeiro, Barcelone, Miami, Stockholm, Séoul ou encore Hawaï. Le marché mondial de leur aménagement atteindra 40 milliards de dollars en 2020, 100 peut-être d'ici 2030. Les industriels de l'informatique, de l'aménagement, du mobilier urbain, du nucléaire voire de l'armement - Cisco, IBM, Bolloré, GDF, Siemens, JCDecaux, Thalès, Veolia, Schneider Electric, Toshiba - se positionnent sur des marchés publics faramineux. Les pouvoirs publics poussent à l'« intelligence » de leur « territoire », escomptant des retombées lucratives dans les secteurs mentionnés et un regain de « dynamisme local ». Les collectivités passent des marchés, montent des « pôles de compétence » avec les universités, embrigadant leurs citoyens participatifs. Les neuf projets retenus par le ministre Macron pour une « Nouvelle France industrielle » financent les objets « intelligents », la mobilité écologique et la ville durable, l'économie des données et la confiance numérique. Cette « Nouvelle France industrielle », ou « Start up Nation », file dans le sillage de SmartCity, d'où revient à peine notre ministre de l'Économie. Moi, je suis venu voir quelle vie pourrait mener cette moitié de l'Humanité dans dix, vingt ou trente ans, maintenant qu'elle a accompli son exode rural.

Nous sommes arrivés tôt ce matin, avec la cinquantaine de journalistes convoqués pour deux jours de visites et une déclaration du maire, Julius Bauwend. Depuis deux ans et l'élection d'une mairie « cyber-citoyenne », les dirigeants de SmartCity ont les faveurs de la classe politique mondiale. Le taux de chômage y est le plus bas d'Europe et la croissance plus haute. La ville est plus écologique que Copenhague, plus *gay-friendly* que Tel Aviv ou San Francisco – *Les indicateurs ne mentent pas*. Elle est aussi la plus innovante, culturelle, fluide, efficiente, connectée, souriante. Une oasis d'espoir dans un désert de croissance molle, de conflits religieux, de migrations massives et d'emballement climatique.

Seb, mon voisin de SmartWay à la mèche arrogante, savoure son « buzz ». Il est en pleine montée. L'euphorie ne lui tire aucune expression mais ses pouces glissent plus frénétiquement encore sur le clavier numérique de sa tablette. Sa satisfaction même dissimulée irradie l'ensemble des journalistes présents, qui dissimulent leur jalousie. Ambiance pesante – un genre de frénésie collective constipée. Le twitt en question : « Exclu #Le Temps : la déclaration du maire de #SmartCity portera sur "l'avenir post-politique de la ville" ». L'expression agite « les réseaux ». En faisant fuiter confidences et bons mots, les R.P. de SmartCity maîtrisent leur *storytelling*, tiennent en haleine les journalistes et leurs abonnés numériques : « Post-politique », qu'est-ce que ça veut dire ?

Le tram affrété pour les journalistes nous débarque à l'entrée du premier espace de *co-working* de la ville. « Vous avez dépensé 0,03 kg de CO₂ », renseigne mon smartphone. C'est d'ici que le maire doit tenir un discours « fondateur », un de plus depuis qu'il souhaite « réinventer la vie, le travail et le contrat social ». Pour nous mettre en bouche, un petit déjeuner nous attend. Il est à l'image des ambitions écologiques et créatives de la ville : chenilles d'Afrique à la banane, brochettes de criquets grillés, vers de farine à la vanille. « Les insectes comestibles ne sont pas seulement délicieux, ils sont aussi une solution pour l'avenir de l'alimentation mondiale. » Seb twitte et retwitte.

En attendant l'arrivée du maire, un *co-worker* nous fait la visite, circulant en tongs et t-shirt entre

les salles de réunion et la cuisine collective, les tables, les tablettes, les bornes de jeux vidéo et la table de ping-pong. Il y a même un bar pour des « co-lunchs » propices à « cet état d'esprit collaboratif nécessaire à l'innovation. » Notre hôte poursuit :

– Travailler en *free lance* peut être assez dur, et ça l'est encore plus quand on travaille de chez soi ou dans un Starbuck.

Les journalistes, eux aussi en *free lance*, opinent. Certains prennent des photos, d'autres un air profond.

– Tout le monde ici travaille à son compte, poursuit le *co-worker*, principalement dans le développement web, le design, la communication. Comme les gens sont mobiles, ils n'ont pas besoin d'un bureau à plein temps. Ils n'ont d'ailleurs pas besoin d'un bureau personnel. Ils louent un espace pour une journée, une semaine, un mois, et travaillent dans cet *open space*. "*Open space, Open mind, Open society*" est notre devise, la concrétisation *in real life* de l'utopie libriste basée sur le partage, la non marchandisation, la circulation des idées, la transparence. On expérimente ce qu'on pourrait appeler l'*organisation technologique du travail*. Pas de hiérarchie, pas de bureau autre que virtuel, pas d'horaires (on est ouvert 24h/24) et pas de limites à part celle de ne nuire à personne. Nous inventons le « post-salariat ». Le maire veut en dire un mot [twitt]. Pour cela, nous organisons tous les mois des séminaires. Chacun des *co-workers* invite trois personnes de son entourage qu'il trouve les plus intelligentes. Nous notons leurs centres d'intérêts sur un tableau, les regroupons par thèmes, puis travaillons en groupes. Lors du dernier séminaire, nous avons discuté de ce que serait une politique sociale sans État ; des micro-agressions quotidiennes, langagières et comportementales ; de l'archivage cognitif sur ordinateur pour augmenter ses capacités. C'était... *powerful* !

– Il en est ressorti quoi ? demandé-je.

– Le maire de SmartCity évoquera certaines pistes. Nous avons aussi une imprimante 3D, une salle de prières ouverte à toutes les religions – c'est important pour le développement personnel de chacun –, des ateliers d'auto-massage, de taï chi, de cuisine... Des espaces comme ici, on en trouve une dizaine dans la ville. Ce qui réduit les temps de transports et notre dépendance au pétrole puisqu'on a toujours un bureau à proximité. Nous avons également développé l'application *MeetingNow* ! Des particuliers louent leur appartement à des *co-workers* pour une heure ou une demi-journée.

– Et vous faites quoi, vous ?

– Notre *start-up* propose des services de comptabilité connectée. Nous avons dix experts-comptables ici et une centaine d'opérateurs de saisie à Madagascar. Nous travaillons à distance à partir de pièces numérisées.

Julius Bauwend, le maire de SmartCity, est un ancien hippie né avec le *Summer of love*, le LSD, la musique psychédélique et les premiers ordinateurs. Il est végétarien et croyant. Passé par l'Université de Stanford, c'est un *hacker*, un *maker*, un *start-upper*. Dans l'âme en tout cas. Il a fait fortune en créant un moyen de paiement en ligne sécurisé qu'il a investi dans l'Internet communautaire, la médecine 2.0 et l'intelligence artificielle. Il s'est fait remarquer pendant les révolutions arabes par des discours en faveur de la démocratie, la liberté de l'information, le respect des minorités ethniques et sexuelles ; contre la peine de mort et l'incarcération arbitraire ; et surtout par la formation de jeunes blogueurs qu'il basculait ainsi dans le capitalisme du XXI^e siècle : « Seule une population mondiale hautement instruite aux niveaux politique, industriel et scientifique, résultant de la libre circulation des informations et stimulant l'autodétermination de groupes d'intérêts capables d'agir en réseau, sera capable de lutter contre les dérives totalitaires. C'est ce qui est en train de se passer pendant ce Printemps arabe, lequel s'amplifie grâce à Internet. » Son costume trois pièces ? Jean, t-shirt, baskets. C'est ainsi qu'il arrive devant un écran bleu, à la Steve Job, sans pupitre et sans notes, Mac Book sur une table basse, petite télécommande à la main, micro vissé à l'oreille, lunettes rondes et barbichure. Excellent orateur, entre discours politique et show évangéliste, il ouvre l'appétit de la meute par une blague.

– On rêvait de voitures volantes, on a reçu 140 caractères.

Les rires sont entendus. On est entre nous.

Puis il déroule sur la faim dans le monde, la pauvreté, les problèmes écologiques d'une Terre peuplée de six milliards d'urbains. Autant de dysfonctionnements reflétant un problème plus profond : « Les gouvernements sont des technologies obsolètes », lourdes et bureaucratiques. La formule fait dresser les oreilles des canidés dans la salle. Une photo de la ville indienne de Nashik, pendant la fête religieuse de Kumb Melah, s'affiche derrière le maire. On y voit des milliers de pèlerins dans les eaux du Godavari. La Ville passe de trois à trente millions d'habitants « sans accident comme vient d'en connaître La Mecque, sans épidémies, sans rupture d'approvisionnement en eau, en nourriture, en électricité ». Cet exploit est celui l'intelligence des réseaux de capteurs et des modélisations 3D. Nashik un « prototype » de ville intelligente.

Regards approbateurs, une croquette, un twitt, et ça repart.

Selon Bauwend, cette résilience ne serait possible au long terme qu'en entrant dans une ère « post-politique » mettant « l'homme au cœur de son histoire ». La ville ne sera plus celle des députés ou des élus, mais celle de « l'intelligence collective d'innovateurs mis en réseau ». La formule suave glisse dans les cerveaux. Chaque problème trouvera sa solution dès lors que la ville s'organisera de façon horizontale, fluide et ouverte, effaçant les vieilles frontières entre producteurs et consommateurs, patriciens et plébéiens, barons et serfs, dirigeants et dirigés : « *Au peer-to-peer* de l'économie collaborative s'ajoutera le *Citizen-to-Citizen* de l'urbanité augmentée. » Autre formule choc, c'est techno, c'est jeune, c'est smart. Les journalistes marquent l'arrêt. Leurs petits cœurs palpitent.

Le discours de Bauwend prend des accents libertaires, insiste sur la richesse intérieure et la créativité, prédit la fin des passe-droits et des ententes déloyales, des discriminations et des plafonds de verre. Bienvenue dans la coopération pure et parfaite d'un monde post-capitaliste dans lequel la technologie est le nouveau messie, Julius Bauwend son prophète. Mais pour bâtir « la dernière utopie sociale véridique » de notre temps, renouer avec les Progrès politiques et moraux impulsés par la « Renaissance », SmartCity a besoin de s'émanciper des lourdeurs des Nations, des Gouvernements, des Ministères.

Julius Bauwend fait sécession. SmartCity devient la première Ville-État intelligente.

Un « Whouaff » général s'étouffe comme il a surgi. Les regards, d'abord éberlués, s'illuminent.

- Que disent les réseaux, que disent les réseaux ? crépite un smart journaliste derrière moi.
 - SmartCity est déjà l'une des marques les plus connues dans le monde avec Paris, New York ou Tokyo, me fait remarquer mon voisin, qui a l'air de s'y connaître, mais là... (il cherche une formule), ...SmartCity signe le retour d'un Progrès qui fera taire les déclinistes proliférant sur les échecs d'hommes politiques sans ambition.
 - Et nous noiera dans l'ultra-libéralisme *high tech* de l'intérim généralisé. Allez, je vous laisse à votre grande dînette collaborative.
- Je file.

Dehors, un journaliste s'est abattu sur la première personne qui passait par là. Le mec balayait la rue. Géolocalisé et bipant chaque trottoir nettoyé comme l'exige la certification ISA 8001 des « Villes Safe ».

- Une réaction ? Vous habitez SmartCity depuis longtemps ? Vous en pensez quoi ?
- Euh...
- De l'indépendance ? La crise de 2008 a signé la fin de la deuxième révolution industrielle et fait éclore des nouveaux modes de production et de consommation : production d'énergie et d'objets à l'échelle d'une maison ou d'un quartier, déclin de la propriété individuelle, cette économie du partage n'est-elle selon vous qu'un secteur économique prometteur ou les prémices d'un nouveau système politique, comme le soumet M. Bauwend ?
- Euh...

– Laisse tomber, enchaîne un collègue, il s'en fout.
Ricanements. L'interaction est obscène. Je vais lui parler.

– Vous faites quoi ici ?

– Ça se voit pas ?

– Non, je veux dire, c'est comment de balayer les rues de SmartCity ?

– Une pelle, un balai, et un smartphone. Pour la pelle et le balai, pas besoin de vous faire un dessin. Pour le smartphone, je suis géolocalisé pour un contrôle en temps réel de mon boulot, ou comme ils disent, une « qualité de service que toutes les villes du monde nous envient ». On lustre la vitrine, quoi. Dès que j'ai terminé un trottoir, je le bipe et le prends en photo. Le mobilier aussi est pucé, les bancs, les abribus, les publicités, les poubelles, mais aussi les arbres, les voitures, les parkings... et moi. Dès que je constate une « anomalie », un tag, un banc cassé, je bipe. Le soir, j'accède au parcours effectué, et ma hiérarchie aussi. Ils calculent nos temps de travail et nos trajets pour un « déploiement efficace » des agents en fonction des dégâts répertoriés. Telle rue, trois minutes, telle poubelle, deux, etc. On est des robots. Téléguidés et obéissants.

– En tout cas le résultat est impeccable.

– C'est sûr... Mais toute cette propreté, moi... ça me dégoûte. On se croirait dans un parc d'attractions, c'est propre, c'est net, c'est sans vie. Mais comment faire « remonter » un tel sentiment avec leurs machins, leurs capteurs et leurs indicateurs ? C'est plus facile de comptabiliser le taux de satisfaction des piétons. Bien sûr qu'ils sont satisfaits du nettoyage, si vous leur demandez ! Mais sont-ils satisfaits de vivre dans une ville impersonnelle ? Il n'y a pas d'indicateurs pour ça ! Mais bon, faut pas désespérer, ils inventeront un algorithme de la spontanéité, et nous mettrons en scène un semblant de vie comme on laisse des herbes folles dans les parterres dédiés aux herbes folles.

– Vous êtes caustique !

– Vaut mieux ça que d'être mort, c'est ce que je dis toujours.

– Oui, je comprends. Mais ça peut changer quoi l'indépendance de SmartCity ?

– Ça va augmenter mon salaire ? Je crois pas. Avec leur nouvelle plateforme de rencontres professionnelles, autant j'étais bien payé au début, genre quinze euros les 1000 m² nettoyés, autant avec l'augmentation de l'offre, mon salaire est tiré vers le bas. Mais on vit une période de progrès et de souplesse, hein ? C'est le prix à payer. Sinon, l'indépendance, je m'en fous.

Mon téléphone vibre : « M. Jodarewski, on vous attend ».

– Je vous laisse.

Je demande à notre *co-worker* :

– Vous saviez que j'étais au coin de la rue ?

– On sait qui est à l'intérieur grâce à vos smartphones. Ça peut sembler étrange, mais vous constaterez à quel point la ville est plus sûre.

– Vous saviez où j'étais ?

– Moi non, mais le C.H.U sûrement. Le Centre d'hypervision urbaine. On ira le visiter tout à l'heure. Mais pour l'instant, vous avez quartier libre.

Quartier libre, on verra jusqu'où.

– On vous a *uploadé* notre nouvelle application touristique. Votre guide virtuelle Theolia – vous verrez, elle est agréable – vous emmènera pour une découverte de la ville. L'occasion d'expérimenter la fluidité et l'originalité de SmartCity. On se retrouve après le déjeuner. On a aussi crédité vos comptes de notre nouvelle monnaie locale. Plug'n Play, n'oubliez pas !

Me voilà Smartien, livré à moi-même et aux algorithmes de la « ville intelligente ». J'arpente le premier boulevard connecté du monde, le Boulevard William Gibson, du nom de l'inventeur du terme « Cyberespace ». Je croise une vieille cabine téléphonique réhabilitée en borne interactive avec écran, Wifi et distributeur de billets.

– Bonjour M. Jodarewski, m'interpelle la cabine, comment allez-vous ?

- Très bien, répond mon smartphone.
- Enregistré. L'HappyBaromètre de la Ville affiche aujourd'hui 6,8.
- Excusez-moi de vous déranger, je peux savoir ce que vous faites ? Essayé-je.
- Encourager les gens à sourire et à partager leurs émotions positives, répond la borne.
- Je ne suis pas venu pour ça...
- Je sais, vous cherchez Planète Mars, tous les touristes cherchent Planète Mars.

Entre *mall* à l'américaine et parc d'attractions, Planète Mars – rebaptisée Planète Marchande par des esprits mauvais – fut construite sur et autour d'un étang artificiel, avec boutiques, cafés, salles de sport, bureaux, logements et jeux nautiques. Je me demande si la borne me propose l'activité « centre commercial » parce que c'est effectivement l'habitude enregistrée par les logiciels de SmartCity – ce qui est malheureusement probable –, ou si elle m'envoie rentabiliser une « aménité » à cent millions d'euros. J'accepte cependant. Je suis venu documenter la vie réelle.

- La station vélo la plus proche est à 256 m., vous mettrez 12 minutes pour y aller, vous dépenserez 640 calories, rejetterez 0g de CO₂ et il vous en coûtera 60 cents. La voiture partagée la plus proche est à 8 m., il vous en coûtera 2 euros, vous rejetterez 0,8 Kg de Co₂ et dépenserez 4 calories. À pied...
- Ouais, j'ai pigé, merci.

Je clipse mon téléphone sur le guidon. Theolia fait son apparition. C'est une femme virtuelle, jeune, blonde, blanche, crocs impeccables.

- Prenez tout droit. Sur votre gauche, le Vieux Phare. Arrêté quand SmartCity gagnait la mer, c'est aujourd'hui une salle de fitness surmontée d'un toit-terrasse-restaurant avec le plus beau point de vue sur la ville. Sur votre droite, le premier composteur de quartier entouré d'un centre de recherche sur le recyclage des déchets organiques. On y fabrique l'huile de moteur pour les bus.

Theolia est la VRP de SmartCity. Entre guide historique et marchand de loisirs. Je lui coupe la chique. Je finis à pied.

Les rues de SmartCity sont calmes. Obligé d'admettre que c'est plus agréable qu'une métropole embrumée par les microparticules. Quelques taxis et camions de livraison, beaucoup de vélos et peu de voitures. Depuis quatre ans, la Ville a installé un système baptisé « Ecotaxe ». Les caméras enregistrent les plaques minéralogiques, le nombre de passagers par véhicule, leurs poids et les kilomètres parcourus en centre-ville. Chacun paye selon son éco-comportement. Un logiciel de smart co-voiturage localise l'offre et la demande (les voitures et les piétons), ainsi que les trajets. Il lubrifie le système à distance. Les piétons sont contents. La Ville est ravie. Les meilleurs co-voitureurs reçoivent des bonus. J'en appelle d'ailleurs un qui se trouve à deux rues de là : « Pierre, 46 ans, conduite agréable, pas d'infractions depuis 321 jours ». Totale confiance. J'entre dans sa voiture comme je me déplace dans la ville : les yeux fermés.

- Vous allez à Planète Mars ? je lui demande.
- Où vous voulez. Je fais des courses pour les sous, pas pour sauver la planète. Mais ça ne rapporte plus beaucoup, la concurrence est rude. C'est pas vraiment mon métier, vous savez, de toutes façons j'en ai pas. Et puis vous m'aviez l'air sympathique, j'ai vu votre *HappyScore*. Vous venez d'arriver à SmartCity, c'est ça ? Alors bienvenue. Vous voulez faire un tour de la ville avant Planète Mars ? Je vous le fais pour 4 smileys, ça fait 30 minutes.
- Hein ?
- Je vous fais la visite et vous me payez en smileys. Vous débarquez vraiment, c'est la monnaie virtuelle. Vous ne pouvez pas acheter de marchandises mais rendre et recevoir des services entre particuliers.
- Pour forcer la convivialité ?

– Ouais. Ça vaut pour les courses, l'aide aux devoirs, quand on file un coup de main à ses voisins ou aux vieux.

– Mais je vous paye quand même !

– Pas vraiment.

– Si, je vous paye. Avec une monnaie « alternative », mais je vous paye. Depuis un compte smileys géré par une banque smileys.

C'est une réflexion que je me faisais avec l'appli *MeetingNow!* et toute cette « économie collaborative ». Ce qui était gratuit et plus ou moins spontané est aujourd'hui marchandisé, quantifié et centralisé. Dorénavant, un coup de main nécessite la médiation d'ingénieurs informatiques. Leur emprise n'a pas de limites.

– Et le sourire c'est combien ? je lui demande.

– 1 smiley. Non, je déconne. Mais je pige où vous voulez en venir. Alors, cette visite ?

Après qu'il m'a déposé, je reçois un message de sa part : « Mec bizarre mais sympa. » Trois étoiles. Renseignement à valoir lors de mon prochain achat, ma prochaine course, ma prochaine nuit à l'hôtel ou chez l'habitant. Pour les Smartiens, je suis désormais un mec « bizarre » mais « sympa ». Si je lui avais dit ce que je pensais, je serais devenu « contrariant », j'aurais attendu plus longtemps mon taxi, j'aurais reçu une séance de remise à niveau de sympathie par un charlatan en développement personnel, je me serais battu pour remonter dans le cœur des Smartiens. Le tout sous l'œil des services municipaux pour qui mon *HappyScore* défaillant serait entré dans le calcul de mes contraventions dans le SmartWay. SmartCity, c'est l'enfer de la bonne humeur.

Arrivé devant Planète Mars, entre les murs de verre et les plantes exotiques, un tableau affiche la consommation et la production électriques du bâtiment. C'est le premier et le plus grand Smart Building au monde. 14 000 m² d'autosuffisance en énergie. « Le bâtiment perçoit ses habitants et s'adapte à eux », s'était enorgueilli son concepteur chinois. Géothermie, panneaux au silicium (que certains appellent « solaires »), pile à combustible, moteurs au colza, refroidissement par un circuit d'eau alimenté par le lac, et tout un barda de capteurs, des chiottes au plafond. Quand les bureaux se vident, le logiciel espion coupe la lumière et les ventilations. À l'ouverture des magasins, il enclenche la musique d'ambiance. Les capteurs détectent les taux d'humidité, la température et la concentration de CO₂, ils ouvrent et ferment les fenêtres en fonction. Il n'y a plus rien à faire si ce n'est espérer que le système ne bogue pas – sous peine de mourir de chaud en attendant que les ingénieurs en informatique viennent ouvrir les fenêtres.

On ne va pas faire la présentation détaillée de Planète Mars. Ce serait ennuyeux. Mais un smart appartement témoin est ouvert aux badauds. Le prix au mètre carré semble suffisamment dissuasif pour que les Smartiens n'adhèrent pas spontanément aux douceurs de l'éco-conception. J'y suis accueilli par le sourire cauteleux de l'agent immobilier. Derrière moi la porte claque automatiquement.

– L'ordinateur a détecté ce qu'il y a dans votre frigo et votre étagère, il vous propose une recette de cuisine et peut passer commande au supermarché.

Le gars, aussi smart que son appartement, déroule son exposé.

– Vous approchez votre téléphone du logo « SmartWay » et recevez l'horaire du prochain bus, le nombre de vélos ou de places de parking disponibles, l'état de la circulation. Dans l'armoire à pharmacie, les boîtes de médicaments sont pucées. Quand vous en attrapez un, l'écran suit la posologie enregistrée et vous informe si vous avez le droit de le prendre.

Je me rebiffe.

– C'est moi qui décide !

À plusieurs reprises, le vendeur de gadgets justifie ma future vie assistée par ordinateur, qui rendrait plus facile et sûre celle des personnes âgées. L'espace d'une seconde, je m'interroge sur mes facultés physiques et intellectuelles. Puis je me raisonne. Les technologies de contrôle et d'automatisation, en débordant des maisons de retraite, nous imposent un mode de vie sénile et

dépendant.

– Notre SmartHome est plus qu'une accumulation de services qui vous facilitent le quotidien.

Il attrape le joystick de sa Playstation.

– Voyez notre nouveau jeu *PowerHouse*. Vous jouez avec les autres habitants de l'immeuble à consommer moins d'énergie. Tous les mois il y a des nouveaux *challenges*, et la Ville récompense les meilleurs joueurs. C'est ludique, écologique, et ça favorise les liens entre voisins. Avec ce *serious game*, plus besoin de formations avec les locataires qui ne savent pas lire une facture. C'est plus intuitif. Au départ, nos sociologues ne travaillaient qu'à partir des propos des consommateurs pour connaître leurs habitudes. Nos études étaient biaisées. Aujourd'hui, on connaît les consommations en temps réel. Nos offres collent à la demande des locataires... comme les bonbons collent au papier !

Rire gras. Même à SmartCity, les agents immobiliers sont des beaufs.

– Ainsi tout le monde sait ce que je fais ? La Ville et mes voisins ?

– Pas exactement. Vos voisins ne voient pas en temps réel vos consommations. En revanche, vos compteurs d'électricité, d'eau et de gaz sont reliés au réseau. Vos prises électriques, vos appareils ménagers, votre télé, aussi. Vous pouvez les lancer ou les arrêter à distance. Là [il balade son curseur dans les graphiques], on sait que j'ai un peu forcé sur la machine à laver ce mois-ci. Je ferai attention le mois prochain.

– La Ville peut couper mon compteur à distance, elle connaît mon emploi du temps, quand je suis chez moi ou en vacances, ce que je fais le week-end, le soir, la nuit...

– C'est formidable, vous ne payez que ce que vous consommez. En cas de problème, fuite d'eau ou de gaz, coupure de courant, on intervient sans délai. On peut changer votre contrat à distance, contrôler les fraudes...

– Ma vie n'a plus de secret pour vous.

– C'est le prix du progrès, pour vous, pour nous, pour la planète.

La Stasi écologique, en somme.

– *La vie des autres* en plus efficace et massif, insisté-je.

– La vie des autres nous importe et *vous* importe. Avec *PowerHouse*, vous ne connaissez pas seulement votre consommation d'énergie, vous en suivez la production, vous savez que l'énergie solaire produite sur votre toit, quand elle n'est pas consommée, alimente la crèche, la rue, la salle de sport. Chacun participe au bonheur de tous. C'est ça SmartCity.

– Et vous croisez vos fichiers avec les assurances, les marchands d'électro-ménager, les flics. Vous connaissez l'histoire de ce type dont les soins pour une attaque cardiaque n'ont pas été remboursés ? Trahi par son smartphone, son assureur avait détecté qu'il ne sortait pas assez de chez lui, qu'il ne faisait pas assez de sport. C'est ça aussi, SmartCity ? Une ville qui pense à notre place, nous assiste comme des petits vieux, mais nous demande de rester en forme ? N'est-ce pas une injonction paradoxale ?

– Vous êtes récalcitrant quand on vous simplifie la vie ? C'est votre choix, vous n'êtes pas obligé d'adhérer.

Son sourire jusque là impeccable s'effrite.

– Vous êtes vous déjà promené dans SmartCity sans votre téléphone portable ? continué-je. Vous croyez qu'on peut survivre sans smartphone, manger, se déplacer, trouver un boulot et bientôt habiter ? Vous pensez qu'on a le choix de se déconnecter, que c'est une question individuelle ?

Il ne comprend rien à ce que je lui dégoise. Mais débattre avec un agent immobilier est distrayant. Il trouve toujours tout « pratique ». Et puis, il n'a « rien à se reprocher ». Il marche dans les clous, puisque les clous sont faits pour lui.

Je lui pose des questions sur le quartier : est-il « sympa », « vivant », avec des « cafés » et des « événements culturels » dedans ?

– Vous ne pouvez pas mieux ! Vous êtes au cœur de Planète Mars et le quartier des bars est à deux minutes à pied. C'est jeune et animé. À cinq minutes, vous trouvez le Palais Lyrique, le plus

grand centre culturel de SmartCity. Le quartier vous plaira, il y a quantités d'artistes, je vois que vous êtes vous-même un peu bohème, non ?

Je le prends de travers.

– Je vais réfléchir, je lui dis.

Socioscopie. Le type idéal du Smartien a entre 25 et 40 ans. Il est chercheur, ingénieur, architecte, artiste, designer, journaliste, avocat. Il habite SmartCity comme il habiterait n'importe quelle métropole globale. Il est attiré par les villes qui *bougent* comme les mouches par la merde. Il aime les cafés et les « lieux culturels ». Il n'a pas d'enfant. Il est ouvert à la diversité quand la diversité est ouverte à lui. Il est connecté, mobile et consommateur. Il est bohème, sensible aux problèmes environnementaux et à la qualité de vie. Il participe à la vie de quartier. Il est le cœur de cible des « villes créatives ».

D'après le géographe Richard Florida, conseiller des grandes villes nord-américaines en requalification urbaine, les métropoles retrouveront le chemin perdu du développement économique en investissant dans ce qu'il appelle la « classe créative ». Qu'on la nomme Technocratie ou Petite bourgeoisie intellectuelle, elle est la classe supérieure dans la division du travail, laissant aux Bangladais le soin du labeur répétitif dont elle jouira sans entrave. Elle invente un monde connecté à forte valeur ajoutée et s'identifie à la figure de l'artiste chaque fois qu'elle mange un beignet ou refait sa garde-robe : imagination, singularité, implication personnelle, le *hipster* est son héros. Toujours selon Florida, cette classe de propriétaires du Capital intellectuel adhère à l'idéologie des « 3T » : Talent, Technologie, Tolérance. Son mythe est San Francisco. Un tiers des entreprises y ont été montées par des immigrés. Le taux de couples de même sexe est de 2,1 %. Autant de gens qui ont un intérêt tant qu'ils sont rentables. Ils s'imaginent « créatifs » mais ne sont finalement que des produits marketés comme des yaourts. Classe créative, Ville créative, Économie créative, un doute m'habite : ont-ils conscience de vivre dans une ville-machine, où leurs besoins sont préfabriqués, leurs comportements connus, analysés, prédits, orientés ? Que reste-t-il de « créatif » à cette classe d'enfants gâtés ?

L'heure tourne, je retrouve la visite officielle au Centre d'Hypervision Urbaine, l'avant-garde mondiale de la police des populations. Je suis au cœur de la machine. Là où toute velléité de créativité s'effondre dans les eaux glacées du calcul égoïste, comme dirait l'autre. Ce centre a été mis en place pour centraliser le « Big Data urbain », l'ensemble des données tirées de la circulation routière, de la consommation d'énergie, de la vidéo-surveillance, de la localisation des smartphones. Sa mise en place a été précipitée par la tempête qui s'est abattue sur New York en octobre 2012 : 33 milliards de dollars de dégâts, 90 000 bâtiments endommagés, deux millions de personnes sans électricité, un tiers des stations essence vides et onze millions de personnes privées de transports en commun. Le chaos. La vulnérabilité de la méga-machine urbaine explosant à la face des administrés. « Notre hypervision doit rendre la ville moins vulnérable aux effets du changement climatique et plus résiliente », déguulait le maire de SmartCity.

Dans la salle de commandes de la ville, deux murs d'écrans se font face, au milieu desquels une centaine d'analystes en urbanité augmentée ne lèvent pas les yeux de leur écran personnel – pas même pour piocher dans leur paquet de chips aux criquets. La salle est sombre, uniquement éclairée par la lueur des écrans et quelques LED incrustées au sol.

– Cette gestion interactive de la ville agit sur trois niveaux, explique le directeur. En premier lieu elle gère les équipements municipaux en tenant compte de l'évolution de l'environnement en temps réel. À un deuxième niveau, elle constitue un système d'évaluation en temps réel de l'action municipale. À un troisième, elle permet la connaissance en temps réel des problèmes spécifiques des habitants d'un secteur donné. Elle colle à leurs besoins.

Il a dit trois fois « en temps réel ». J'aimerais bien connaître la définition d'un « temps irréel ». Je lui demanderai.

Salle des machines humaines. Centre de commandement opérationnel. On voit les rues sur les écrans, chaque voiture, chaque piéton, chaque cycliste entouré d'un cercle de couleur et de son matricule. Sa vitesse est calculée « en temps réel », ainsi que sa direction et ses rejets de CO₂ journaliers. L'écran indique également la densité de la rue, la qualité de l'air, la température. Sur une carte animée, on repère chaque agent municipal, selon qu'il s'agit d'un policier, d'un balayeur, d'un contrôleur, d'un jardinier. Couvrant ses écrans du regard, le directeur du centre ne cache pas sa satisfaction. C'est son joujou à lui.

– Vingt mille capteurs installés dans la chaussée, intégrés aux lampadaires ou aux poubelles, analysent l'état de SmartCity. Personnalisation – Feed Back – Proaction. Nous nous assurons que chacun trouve ce qu'il veut quand il veut. Nous nous assurons que chacun puisse remonter des données. Nous devançons ses besoins.

Nous allons participer, toujours « en temps réel », à une expérience d'intelligence urbaine. Le troupeau médiatique se rapproche du mur d'écrans.

– Voyez cet homme, il appartient à nos services. Il va mettre le feu à une poubelle et simuler une brûlure.

Il prend son chronomètre en main. À l'écran, le gars approche un bidon d'essence et une allumette de la poubelle. Secrètement, j'espère un échec de l'expérience, mais je sais que SmartCity est réglée comme une horloge atomique. Une fumée s'échappe de la poubelle. Des flammèches s'élèvent.

– 14 secondes.

Le feu s'intensifie, puis un rond rouge clignote. La caméra zoome sur la poubelle, trois autres écrans basculent automatiquement sur la rue.

– Le signal radio de la poubelle a été rompu, les caméras se braquent dessus et sur ses alentours. Un bip est envoyé aux deux patrouilles de police les plus proches. Nous confirmons l'alerte. Ils se rendent sur les lieux grâce à la géolocalisation. 1'34 mn. Il sécurisent la zone. Nous transmettons l'alerte aux pompiers.

L'agent à terre gémit.

– Le logiciel d'hypervision a calculé le trajet le plus court pour les pompiers, il bloque de lui-même les feux rouges. À l'intérieur du camion sans chauffeur [il n'y a pas de petites économies], vous pouvez observer les pompiers se préparer. Eux aussi ont l'image de la poubelle en feu et de la personne à terre.

Nous suivons chacun des déplacements depuis le poste de contrôle. Tout le monde se scrute en boucle, les assureurs sont déjà aux aguets. Le spectacle des journalistes ainsi tenus en haleine est poignant.

– Les pompiers arrivent, ils éteignent l'incendie, prennent en charge le blessé, 4'01 mn.

Les journalistes applaudissent. Quoi donc ? L'Humain disparaissant de la « boucle de décision ». La satisfaction du directeur lui remonte aux lèvres. Il remercie son auditoire, félicite ses services. La scène ressemble à la salle de contrôle de Kourou au décollage d'Ariane. En pathétique. Ou à la base militaire de Tinian au langage de *Little Boy* sur Hiroshima. J'ai l'impression de toucher du doigt la face cachée de la Grande Histoire, celle qui avance depuis un demi-siècle dans le feutré des salles de commandes au rythme des *challenges* et des auto-congratulations d'ingénieurs. Derrière chaque parcelle de la vie moderne, au supermarché, sur l'espace public de la ville « créative », à Disney Land, n'y a-t-il pas aussi un poste de contrôle avec services de secours, procédures d'évacuation...

Et gens d'armes ? La joie collective n'a pas le temps de retomber que notre hôte nous invite dans la salle réservée à la cybersécurité de SmartCity. C'est la première fois que la Ville l'ouvre aux journalistes. L'opération Transparence du maire participe de sa stratégie communicationnelle. La ville et l'économie de demain ne seront-elles pas « ouvertes » ? SmartCity ne doit rien cacher à ses électeurs ni aux journalistes, de sa salle de contrôle à la localisation des abribus.

Parenthèse : pour les dirigeants de SmartCity, l'Histoire se résume à l'échange plus ou moins libre de « données », elle ne met pas aux prises des intérêts politiques et sociaux contradictoires. Si on les

écoute, les Tunisiens et les Egyptiens lors des Printemps arabes, les Révolutionnaires français de 1789 et les Communards n'ont pas pris les armes ni la rue, ils ont fait « circuler » des « informations ».

Julian Assange : « Si toutes les informations recueillies sur la planète étaient publiques, le rapport de force serait rétabli et nous pourrions prendre en main notre destin en tant que civilisation mondiale. » (*Menace sur nos libertés*, 2013)

Éric Schmidt et Jared Cohen, patrons de Google : « Il ne fait guère de doute que l'avenir proche nous réserve une foule de mouvements révolutionnaires, à mesure que les technologies de communications permettront de nouvelles connexions et feront davantage place à toutes les expressions. » (*À nous d'écrire l'avenir*, 2014)

Norbert Wiener *himself* : « Aucune recherche scientifique soigneusement fixée dans les livres et les rapports, serrée dans nos bibliothèques et étiquetée "secret" ne saurait nous protéger un instant dans un monde où le niveau effectif de l'information augmente sans cesse. Il n'y a pas de ligne Maginot du cerveau. » (*Cybernétique et société*, 1947)

SmartCity sera donc ouverte, horizontale et interactive.

Mais revenons à nos soldats, le directeur poursuit son laïus.

– En tant que ville connectée, SmartCity est confrontée aux mêmes problèmes qu'un réseau interne d'entreprise. Vols d'argent et de smileys sur les comptes des particuliers, ou d'informations confidentielles sur les serveurs de la Ville. Mais surtout, risques d'accidents en cas de dysfonctionnements. Un bug ou un virus informatiques peuvent bloquer un train, mettre la pagaille sur les routes, désorienter les services de secours ou de police. C'est pour cela que nous travaillons avec les forces de gendarmerie à la cyber-protection de SmartCity.

– Cyber-protection ou cyber-surveillance ? demande un journaliste sourcilleux.

– Ne jouons pas sur les mots, il en va de notre responsabilité d'assurer la sûreté des Smartiens. Ils nous font confiance. Mais je ne suis pas là pour faire de la démagogie : c'est la surveillance ou le chaos. Pas une surveillance policière telle que vous l'entendez avec vos réflexes très XX^e siècle, notre ville est assez indemne d'agressions sur les personnes et les biens pour ne pas épier les individus de façon arbitraire. Notre cyber-gendarmerie surveille l'infrastructure technique, pas les personnes individuellement. La connaissance des comportements appartient à nos spécialistes en *design social*, nos sociologues et nos data-analystes. Vous tous, par exemple, êtes à SmartCity pour la première fois...

Il jette un œil sur les relevés de notre journée.

– Plus de la moitié d'entre vous est allée à Planète Mars pour déjeuner. Vous êtes tellement prévisibles...

Rires et cynisme dans l'assistance. Nous avons été épiés à chaque instant, et ça les fait marrer.

– On sait quel genre de boutiques sont recherchées en fonction des profils, des déplacements et des achats. Puis on s'adapte. Vous êtes apparemment satisfaits de nos services de transports, sauf ceux qui se sont retrouvés coincés à la sortie des écoles. On sait qu'on doit offrir plus de smartways à ces horaires, c'est en cours. Nous savons que l'un d'entre vous a recherché un restaurant hallal mais ne l'a pas trouvé, qu'un autre aurait aimé une cave à vins plutôt qu'une boutique de souvenirs, qu'un troisième a des problèmes de transit et qu'un dernier serait sympa mais un peu bizarre. Il ne faut pas se cacher, cette souplesse du service offert par SmartCity est impossible sans algorithmes qui étudient les intérêts commerciaux et politiques de nos administrés, leurs comportements, leurs compétences, leurs profils ethniques, sexuels et sociaux. On ne peut pas réclamer une ville agréable pour chacun et rejeter ces analyses approfondies.

Son exposé bluffe l'assistance. Il en profite pour enchaîner.

– Vous ne le comprenez pas encore. Vos politiques encore moins. Nos données sont accessibles à tous pour que chacun améliore son quotidien. Mais cette accessibilité ne serait rien sans des citoyens éclairés. Chaque Smartien sera capable, à la sortie du lycée, d'évaluer les processus de

collecte et d'analyse de données, et de proposer des solutions adéquates en connaissance de cause sur l'organisation matérielle de la Ville, la gestion des deniers publics, les programmes culturels, etc. On est loin maintenant de l'épisode Snowden et du fichage lacunaire. Nous mettons la population de SmartCity *au niveau* de son environnement. « Les seules personnes qui jouiront encore des libertés qui étaient les nôtres il y a vingt ans seront des personnes possédant une compréhension exceptionnelle du système. Une élite rebelle High Tech », prédit Bauwend. Les enfants apprennent le code dès l'école primaire, nous formons cette élite *High Tech*.

- L'esprit d'ingénieur ou la mort, c'est ça votre utopie inclusive ? je demande.
- On ne peut pas penser l'école numérique avec les réflexes de la III^e République, me rabroue-t-il – me voilà renvoyé à la pédagogie réactionnaire des dictées, de l'écriture cursive et de l'apprentissage par cœur. Maintenant que les savoirs sont stockés sur des mémoires virtuelles, nous apprenons aux enfants à *trouver* les savoirs.
- Donc vous formez des Alzheimer !

Je sors, j'en ai trop. Cette ville me dégoûte, les humains de SmartCity me dégoûtent. Avec leur morgue de « créatifs » et la haute estime qu'ils se font de leur singularité, ils ne sont finalement qu'une glaise molle pétrie dès le plus jeune âge par des technocrates et des comptables. L'image de cette petite bourgeoisie planétaire flânant en toute insouciance entre les routes phosphorescentes et les voitures électriques pendant qu'une armée d'ingénieurs-réseau régit leur quotidien est absurde. J'en aperçois quelques uns, réunis entre « collaborateurs » pour un apéro « After Work ». Le « créatif » de SmartCity ressemble moins à l'artiste bohème du Montparnasse disparu qu'au chat de Norbert Wiener : « Je l'appelle et il lève la tête. Je lui ai envoyé un message qu'il a reçu au moyen de ses organes sensoriels et qu'il a traduit par une action. Le petit [créatif] a faim et il miaule. Alors, c'est lui qui envoie un message. » Et un monde entier de forçats turbine dans des usines dégueulasses, sans fenêtres ni air conditionné, à l'abri des regards occidentaux, pour lui remplir sa gamelle. Tout « créatifs » qu'ils se prétendent, les Smartiens sont des assistés. Assistés par ordinateur. Assistés par le prolétariat asiatique. Assistés par les sociologues des comportements. Assistés par les ingénieurs et les cyber-gendarmes. Il sont des hommes-machines vivant dans une ville-machine au sein d'un monde-machine, mais se rêvent en libres penseurs. Ils ne sentent pas le filet de contention qui les serre à chaque instant. La petite bourgeoisie globale s'amuse. Elle achète des gadgets, des loisirs, ne trime pas dans une mine de coltan mais *s'éclate* dans un *open space* dont elle ne sort que pour mariner dans une quelconque « soirée ». Smart City se développe pour elle. Elle se fout de perdre sa liberté tant qu'elle a le confort d'un mollusque enfoncé dans un gros pouf informe.

« Les techniques policières, qui se développent à une cadence extrêmement rapide, écrivait Jacques Ellul en 1960, ont pour fin nécessaire la transformation de la nation tout entière en camp de concentration. [...]

Cela ne veut pas dire que la terreur règne ; cela ne veut pas dire que l'on est arrêté arbitrairement : la meilleure technique est celle qui se fait le moins sentir, qui pèse le moins. Mais cela veut dire que chacun doit être rigoureusement connu et surveillé discrètement. Et cela provient uniquement du perfectionnement des méthodes. [...]

Ce contrôle total a un côté objectif et un côté subjectif ; subjectivement, il peut satisfaire un esprit de puissance, des tendances sadiques, mais ce n'est point là une tendance dominante : ce n'est pas l'expression d'avenir, l'aspect majeur.

En réalité l'aspect objectif domine de plus en plus, c'est-à-dire la pure technique, créant un milieu, une atmosphère, un environnement, et même un modèle de comportement dans les relations sociales ; il est sûr que la police doit tendre à la prévention : il faut arriver au point où il sera inutile d'intervenir, ce qui s'obtient de deux façons – d'abord par une surveillance constante (on sait d'avance les intentions nocives ; la police agira donc avant que le mal prémédité soit fait), ensuite par ce climat conformiste dont nous parlions. » (*La Technique ou l'enjeu du siècle*)

Les dirigeants de SmartCity nourrissent un mensonge que la classe politique mondiale ne demande qu'à gober. Bien sûr, la plupart des Smartiens se moquent de l'indépendance de leur ville. Mais y compris l'inertie fanfaronne de ceux qui laissent causer me dégoûte, alors qu'on leur ôte chaque jour un peu plus leur libre-arbitre. Ce modèle de la ville-réseau, de son économie du savoir collaboratif et de son horizontalité, sont des histoires pour les grands dadaïstes. Imagine-t-on sept milliards de *hipsters* s'éclater dans les fêtes techno à bouffer des criquets et sniffer de la cocaïne ? Si tout le monde, demain, développe des applications web, qui fera tourner les centrales ? Qui fondra l'acier des machines « intelligentes » ? Des robots, bien sûr. Et des pauvres types dont la force de travail vaudra encore moins cher que celle des robots.

Tom 2.0
10 nov. 2015
hors-sol@herbesfolles.org

Discours de Julius Bauwend - Verbatim -

Bienvenue à SmartCity.

On rêvait de voitures volantes, on a reçu 140 caractères. Tout le monde ici a un rêve, une passion. Nourrir la planète. Apporter l'eau potable aux enfants. Assurer un système de santé aux travailleurs pauvres et aux anciens. Toutes ces choses qui manquent à 80 % de la planète, laissez-moi vous dire qu'elles sont le symptôme d'un problème éminemment plus profond que l'humanité doit résoudre : *les gouvernements sont la seule technologie qui ne crée aucun progrès rapidement et pacifiquement*. Pourquoi est-ce qu'un sud-coréen vit en moyenne 26 ans de plus qu'un nord-coréen ? Car l'écologie globale de leurs transactions, la libre circulation de tout, des connaissances, des humains, des technologies, améliorent la vie. Le facteur le plus important n'est plus le talent ou l'éducation, mais notre capacité à nous affranchir des limites, visibles et invisibles, financières et morales, à la libre communication. Le secret de SmartCity, c'est sa gouvernance, plus inclusive et moins entravée par des lourdeurs bureaucratiques. Quand Hong Kong obtient son indépendance, des milliers de chinois partent y habiter, multipliant son PIB par 87 en 36 ans. 45 ans après l'indépendance de Singapour, 17 % de sa population est millionnaire. Quand l'île Maurice acquiert son indépendance elle aussi, 40 % des Mauriciens vivent sous le seuil de pauvreté, dans des baraques et les ordures. 36 ans plus tard, 90 % ont leur propre maison. Pour nous, ces villes sont des *prototypes*. Si SmartCity se réinvente, bâtit son propre avenir et sa propre nation sur des bases économiques et politiques nouvelles, c'est qu'à la base de son édifice technologique se trouvent de nouvelles relations entre gouvernants et gouvernés. Toutes les nations actuelles ont été fondées par des hommes politiques, des députés, des congressistes. SmartCity se bâtit jour après jour grâce à l'intelligence collective d'innovateurs mis en réseau. Innovation *technologique*, innovation *politique* et innovation *sociale*.

Êtes-vous préoccupés par le réchauffement climatique ? La faim dans le monde ? Si les écologistes s'opposent avec raison à l'agriculture conventionnelle, des solutions sont apportées par l'aquaculture. Je discutais avec un vieil ami à la communion de sa fille - il travaille pour une société sino-israélienne financée par la NASA et la Banque mondiale -, il m'assurait qu'on pouvait nourrir la planète à partir des gaz à effet de serre ! Son secret ? Les fermes d'algues. Les algues se nourrissent du carbone de l'océan, le transforment, et deviennent ainsi une source inépuisable d'aliments, de biocarburants et de nutriments. Plus on lâchera de CO₂ dans l'atmosphère, plus les algues nourriront la planète. Au 20^{ème} siècle, la *Green Revolution* assurait la survie de l'humanité. À SmartCity, nous portons la *Blue Revolution*. De quoi nous préoccupons-nous ? D'une source d'énergie verte, inépuisable et renouvelable pour alimenter la planète entière. Tout ceci est-il crédible, me demanderez-vous ? Nous avons marché sur la Lune il y a 45 ans, or il est plus aisé d'être autonome sur

Terre que dans l'espace, non ? Relativement au nombre d'habitants, il est moins cher de créer une technopole autonome qu'une station spatiale autonome. Si l'on veut nourrir dix milliards de personnes avec une civilisation soutenable d'ici 2050, orientons nos villes vers les biotechnologies, l'informatique, l'économie de la connaissance et l'Océan.

Mais comme je le disais, la révolution technologique actuelle n'est rien si on ne place pas l'homme au cœur de son développement. C'est là toute notre ambition post-politique. Les États et les gouvernements sont des technologies obsolètes, lourdes, aux mains de lobbies siégeant dans les couloirs. À SmartCity, nous faisons le pari de la transparence, de la fluidité et de la décentralisation. Qui, ici, a déjà trouvé un *job* grâce aux agences pour l'emploi ? Notre nouvelle plate-forme permet aux demandeurs et aux employeurs de se rencontrer directement. Vous avez besoin de quelqu'un pour remettre une tuile de votre toit ? Vous trouverez la personne compétente, vous la paierez selon sa côte de confiance, et nous ponctionnerons les cotisations sans paperasse ni files d'attente. Un monde post-capitaliste s'ouvre avec nous, dans lequel nous serons tous producteurs et consommateurs, employeurs et employés. Déjà nous réinventons le salariat, débarrassé de ses oripeaux industriels, de son esprit de caserne et de ses hiérarchies. La charge de travail supplante déjà l'heure de travail dans le calcul des salaires. Cette flexibilité est la seule qui permette aujourd'hui le plein épanouissement de chacun. Fini les passe-droits et les ententes déloyales ; ou au contraire les discriminations et les plafonds de verre. La *compétence*, effective mais aussi potentielle, sera la seule mesure de l'employabilité. Nos systèmes d'analyse cognitive recensent déjà le capital « Compétences » de notre ville pour un déploiement efficace et juste des solutions que chacun peut apporter à tous.

Quoi d'autre ? Votre SmartWay passe toujours au mauvais endroit au mauvais moment ? L'accès aux données publiques stimuleront l'intelligence collective pour une organisation efficace de l'espace public. En Inde, pendant la fête sainte de Kumb Melah, la ville de Nashik passe de trois à trente millions d'habitants pour revenir à son niveau initial trois mois plus tard. Sans accident comme vient d'en connaître La Mecque, sans épidémies, sans rupture d'approvisionnement en eau, en nourriture, en électricité. C'est un laboratoire autant qu'une démonstration de souplesse, d'intelligence et d'écologie. Comptabilisation des foules grâce aux capteurs et aux antennes-relais, cartographie 3D de la densité de population, cette ville intelligente eut été impossible sans des citoyens intelligents à qui l'on met à disposition des solutions technologiques intelligentes. Et si c'est possible à Kumb Melah, où tant de choses sont imprévisibles, c'est possible pour les mégapoles du futur. Ces villes *safes* pour tous et pour chacun ajouteront au *peer-to-peer* de l'économie collaborative, le *Citizen-to-Citizen* de l'urbanité augmentée. Croyez moi : cette urbanité n'est pas une coquetterie, mais une nécessité que seule une stratégie *bottom-up* est capable de relever. Quatre milliards de Terriens sont aujourd'hui citadins. Ils seront 6,5 milliards en 2050. Dans dix ans, la planète comptera 37 mégapoles de plus de dix millions d'habitants alors qu'aujourd'hui déjà, les villes, qui ne représentent que 2 % de la surface du globe, consomment les trois quarts de l'énergie produite et rejettent 80 % du CO₂. Avec le progrès de l'intelligence urbaine, nous avons la possibilité de passer d'un mode de vie ravageur à un mode de vie résilient puis à un mode de vie producteur de richesses. Nous ne sommes qu'au début de ce processus passionnant, et nous irons jusqu'au bout.

Récapitulons : autonomie alimentaire, autonomie énergétique, fluidité de l'écosystème social et richesse intérieure sont à notre portée. Les habitants de SmartCity le prouvent, reconquérant jour après jour, grâce à des technologies humanistes, leur histoire, leur environnement, leur destinée. Mais si nous sommes la seule, et peut-être la dernière utopie sociale véridique ; celle qui apportera l'émancipation et relèvera le défi d'une planète peuplée par dix milliards d'êtres humains, nous sommes aujourd'hui engoncés dans le concert des Nations, des gouvernements, des ministères. À l'aube de cette Renaissance de l'humanité, un dernier verrou doit sauter qui nous permettra de faire la démonstration de nos utopies : notre autonomie politique. C'est pourquoi aujourd'hui, devant vous, devant l'humanité, nous souhaitons que SmartCity obtienne son indépendance et devienne la première Cité-État en pleine capacité de vivre et d'habiter son rêve. Ceci n'est pas une déclaration d'hostilité envers les peuples - nous savons qu'ils nous regardent - mais bien plutôt une déclaration de fraternité à l'égard d'un monde qui compte sur nous.

SmartCity - 4 novembre 2015